

*ASSOCIATION des ALUMNI et AMIS de
l'ASSISTANCE PUBLIQUE-HÔPITAUX de PARIS
(AAA-AP-HP)*

*Philippe MARTIAL dédie chaque poème de ce recueil
à un membre des A.A.A. qui l'est aussi de La FLEUR de l'ÂGE.*

A Maurice ALLEGRE

GITANE

*Douce, douce est la première
Gitane au petit matin...
Un point rouge de lumière,
Dans l'appartement éteint.*

*Salut à toi que j'allume,
Longtemps avant le soleil...
Tu me dissipes la brume
Et les démons du sommeil...*

*O suave cigarette!
D'irrésistible saveur...
Salut! Volupté secrète,
Dont me comble la faveur...*

*Ce rien de flamme captive
Préfigure tour à tour
Et l'aurore fugitive
Et la brève fin du jour...*

A Guy-Bernard BRAMI

LAURE LA-BAS...

*Laure là-bas, au grand soleil, Laure lointaine,
L'arrosoir à la main, puisant à la fontaine,
Même si je criais, n'entendrait pas ma voix,
Et ne sait pas que je la vois !*

*Laure là-bas, si tu savais, Laure coquette,
Comme avidement je te guette!
Ton moindre mouvement léger, si gracieux,
Témoin secret, je ne le quitte pas des yeux !*

*Tes fleurs, tes chères fleurs, Laure, tu les arroses,
A petits coups, à petits pas,
Douce et penchée, en leur parlant, surtout les roses...
Tu les humes longtemps, mais ne les cueilles pas...*

*Soufflant de mon côté, la brise immense embaume...
C'est le message heureux,
Quand j'égare vers toi mes regards amoureux,
Qu'au milieu du jardin, tu prépares pour eux,
M'envoyant en retour le bouquet d'un arôme...*

A Alain BRIOTTET

LES FRANCS-TIREURS

Je ne sais qui nous envoya sur cette terre,

Un pays rude et réfractaire.

Nous l'occupons sans armistice, en étrangers.

Et puis, l'on s'habitue, oubliant les dangers

Du feu, du front lointain, de ses longues alarmes...

Nous oublions qu'il faut survivre sous les armes

D'insaisissables résistants...

Jusqu'au moment où l'un de nous, de temps en temps,

Tranquille, au grand soleil, au milieu de la foule,

Chancelle et, tout à coup, la main au cœur, s'écroule...

Embusqués sur les toits, les tireurs de la Mort

Tirent au sort...

A Philippe BRUN

Attendant LAURE à la barrière...

*Il est à nous, ce coin, du côté des étangs ;
Surtout à moi... C'est là, chaque fois, que j'attends
Ton retour de la ville, à la barrière blanche,
Très longtemps à l'avance, assis sur une planche,
En guetteur amoureux... Le travail achevé,
Je m'offre la faveur suave de rêver...*

*C'est un plaisir savant, quand on aime, d'attendre.
Et pour moi, chaque fois, pas de moment plus tendre,
Que de m'entretenir en silence avec toi,
Moi qui parle si peu, si mal, sous notre toit...*

*Bientôt le vent fraîchit et fait mugir les vaches,
Du côté du couchant, le coin bleu des bourraches.
Le clocher, mon complice, avant la fin du jour,
Sonne, à coups solennels, l'heure de ton retour...*

*Est-ce enfin toi, ce point qui bouge, minuscule ?
Toi, toi, sur la colline, au bas du crépuscule ?
Mais oui ! tu viens vers moi, grandissante là-bas.
Même je m'imagine entendre un peu tes pas.*

*Le cœur me bat plus fort... Le chien nerveux s'élançe.
Ses brusques jappements déchirent le silence.*

*Tout à l'heure, bientôt, sous le ciel obscurci,
J'aimerai ton sourire et tu seras ici,*

*Jetant par habitude un regard circulaire,
Sur le hameau qu'endort l'heure crépusculaire...
Je prendrai ton paquet, puis la main dans la main,
Nous nous enfoncerons dans la nuit du chemin...*

A Marcel-Paul CHIROL

AUBADE

*Vivement que je me lève !
D'un saut jaillissant du lit,
Loin des ténèbres du rêve,
A gésir enseveli...*

*Quelle bondissante joie
Eveille un rai de soleil !...
Enfin ! N'être plus en proie
Au cauchemar du sommeil !*

*Sur la table de toilette,
Attendant près du briquet,
L'amicale cigarette,
Sort à demi du paquet...*

*Je craque mon allumette,
Attentif, avec amour...
Ces minutes de fumette
M'inaugurent chaque jour.*

*Rituel, ce premier acte,
De jouer avec le feu,
Me remémore le pacte
Des mortels contre leur dieu !*

A Guy COLLET

LES NAUFRAGEURS

(Ballade)

*Enfants perdus des guerres sans héros,
Abandonnés par la tempête lasse,
Sur les brisants des îles sans oiseaux,
Notre repaire est un creux de coraux ;
Il faut survivre ; agressive, vorace,
Elle s'agrippe ici-bas notre race
Brûlée au sel des océans rongeurs ;
L'épave est rare, après les partageurs,
Que la faim serre autour des feux de chasse...
La torche au poing, veillent les naufrageurs !*

*Nos durs regards écumeront les eaux,
Quand l'ombre rue au vent qui drosse et brasse
Et bat la voile en fuite des vaisseaux,
Jusqu'aux écueils où dansent nos flambeaux...
Près des grappins, quelle attente rapace !
Les lourds bateaux perdus cherchent la passe ;
Plus près !... Plus près !... Aveugles voyageurs ;
A l'orient déchiré de rougeurs,
Une aube heureuse ouvre pour vous l'espace...
La torche au poing, veillent les naufrageurs !*

*Le récif grimpe à pic !... Pointent des crocs,
Trouant l'esquif, que la trombe fracasse...
Sur les débris, main basse ! les bourreaux...
A tour de bras, bourrez les tombereaux ;
L'or et le vin croulent de la carcasse...
Buvons au clair de la lune fugace...
Et vous, noyez plus loin, hideux nageurs,
Vos yeux ouverts et fixes de songeurs,
Que le ressac berce dans la sargasse...
La torche au poing, veillent les naufrageurs !*

*A nous la rafle, aux récifs ravageurs !
Quand l'ouragan ronge notre île basse,
Nos longs fanaux bravent les dieux vengeurs !
Guetteurs têtus d'une éternelle chasse,
La torche au poing, veillent les naufrageurs !*

A Françoise COURTOIS

LE MIROIR VOILE

*Je supporte si mal de voir
La vérité de mon visage,
Que j'ai jugé vite plus sage
De bannir chez moi tout miroir,*

*Sauf un voilé, dans un coin noir,
Sous du velours, pour qu'au passage,
Je m'épargne l'ennui d'avoir
La surprise de mon image*

*Et le choc de mes cinquante ans...
C'est déjà trop, de temps en temps,
D'ôter le voile, osant le trouble*

*D'un face à face avec mon double,
Pour affronter, dans son reflet,
Un pauvre MOI lucide et laid...*

A François DANIEL

MATUTINA FUMATA

*Salut à toi, gitane amie,
Que j'allume à peine éveillé,
Fumeur dans la chambre endormie,
La tête encor sur l'oreiller.*

*Un peu de feu, juste un point rouge,
Entre les doigts, grésille et luit...
Au carreau noir, le reflet bouge...
Salut ! Gitane de la nuit !*

*Est-il plus sensuelle fête ?
Je fume, volupté secrète,
A demi dans l'obscurité,*

*Prenant mon temps, buvant mon thé,
Pour savourer ma cigarette,
Tel un plaisir immérité !...*

A Philippe EVRARD

CHASSE (XVI^{ème} siècle)

*En selle, mes amis, pour la chasse royale !
Nous qui vivons toujours le pied à l'étrier,
En avant ! C'est le temps de courre, à la loyale,
Sus au loup monstrueux comme à l'ours meurtrier.*

*Nous préférons de plus féroces équipées.
Mais la chasse, à défaut d'un combat carnassier,
Nous exerce à brandir nos pesantes épées...
Conrad, le chapelain, en a béni l'acier.*

*Hélas ! Plus de dragons pour nous, plus de Tarasque.
Nos pères, qui les ont occis, furent heureux !
Un massacre de cerf immense ornait leur casque ;
Par Monseigneur Saint Jean, c'était de nobles preux !*

*Pour moi, je suis jaloux de surpasser l'ancêtre,
Qui fut en Palestine, un fameux paladin ;
Jadis parmi ses pairs il s'illustra pour s'être
Emparé du harem secret de Saladin.*

*Rien ne peut résister aux nobles Teutoniques,
Quand ils partent combattre en vrais soldats de Dieu !
Demain, ils vont trembler, les Maures sataniques
Que nous convertirons par le fer et le feu !*

*Nous vaincrons l'Infidèle à la croyance immonde !
Allons ! Exerçons-nous ! Ne perdons pas la main !
Chassons en attendant de parcourir le monde !
Croisés impatients, nous partirons demain.*

*Mais ce soir, tout le soir, devant la cheminée,
Pour nous faire rêver, l'un de nous, à mi-voix,
Évoquera le Graal et sa quête obstinée...
Et nous regretterons les guerres d'autrefois...*

*Nous oublierons Minuit, en tisonnant les bûches,
Écoutant, fascinés, Aucassin, le conteur,
Nous vanter les hauts faits d'Arthur et les embûches
Si vaines contre lui, de Merlin l'Enchanteur.*

*Longtemps, dans la grand salle obscure, le trouvère,
Luth en main, chantera ses virelais pour nous.
Et puis aussi pour Elle... au sourire sévère,
La Dame sans merci, que je sers à genoux.*

A Jean-Noël FABIANI-SALMON

LE HAVANE

*Quand je m'offre, après boire, un somptueux havane,
A savourer avec lenteur, tout en rêvant,
Souvent mon rêve hante une antique savane,
Que ravage la foudre et dévaste le vent...*

*Où dans la nuit des temps, tourbillonnant de flammes,
Je vois se débander, éperdus, cent troupeaux
De ces bêtes qui sont des hommes et des femmes
Et leurs petits, couverts à peine de lambeaux...*

*Sauf qu'un soir inconnu, dans la cendre encor fauve,
Un ancêtre sans nom, d'un geste audacieux,
S'empare d'un tison, une braise qu'il sauve,
En défiant du poing la colère des cieux...*

*Cet homme, c'est mon frère ! ... et comme je l'envie !
Maître du feu captif, qu'il sut apprivoiser.
Autant que lui, quel homme aura changé la vie,
Autant que ce premier mortel civilisé ?...*

*Je rêve encore au Feu sacré que la vestale,
L'esclave aux chaînes d'or, a charge de nourrir,
Pour qu'il brûle éternel... Car une loi fatale
La condamne à veiller, sous peine de mourir !...*

*Mes songes successifs s'envolent en fumée,
Des âges sans mémoire au Feu perpétuel...
Je passe une heure ainsi, lentement consumée,
Avec la gravité d'un acte rituel...*

A Patrick FELLUS

LA BRODEUSE

(Imité d'un poème chinois)

Longtemps après minuit, elle brode son voile,

Où le nom de l' Aimé s'enlace d'une fleur...

Parfois, un pleur

Brouille une étoile...

La brodeuse soudain se pique au doigt tremblant.

Coulant sur le lin blanc,

Trois gouttes rougissent la toile...

La veilleuse tressaille... Elle pense à l'Absent ;

Elle voit de la neige et des taches de sang...

Un soldat oublié, là-bas, se traîne et tombe...

Dans la plaine inconnue, il n'aura pas de tombe...

A Alain GILLE

LE MIROIR

*Quittant les doigts tristes des mères,
Pour le mensonge d'un miroir,
J'ai souffert le mal de me voir
Enchaîné jadis aux chimères,*

*Jadis, jusqu'aux saisons amères,
Où sur la glace sans espoir,
J'ai vu surgir, du fond du soir,
Aphrodite aux doigts éphémères...*

*En dénudant son corps brutal,
Elle a jeté sur le cristal
Ses bijoux, sa robe de fièvres,*

*Sur le miroir qu'elle a brisé,
Ainsi qu'elle a brisé mes lèvres,
Un soir, seulement d'un baiser...*

A Jacques GONZALES

HISTOIRE

*HISTOIRE, tes pantins, tes pitres et tes putes,
Tes histrions sanglants et tes reîtres laurés,
Paradent fiers, au premier rang, et se disputent
Le trône scintillant dans tes palais dorés.*

*HISTOIRE ! En haut, tu mets les grands fauteurs de crimes,
Les peureux en dessous, courtisans par instinct,
Et tout le reste en bas, oublié, les victimes,
Les pauvres, condamnés à subir leur destin.*

*Fille à soldats, HISTOIRE aux mœurs de cantinière,
Tu défiles avec les soudards de ton cœur,
En tête !... Et les deux poings crispés sur la bannière
Qui claque triomphale en avant du vainqueur !*

*HISTOIRE, vante-nous, en coulant un œil tendre,
Les monstres meurtriers dont tu fais le Passé :
Napoléon, César, Constantin, Alexandre...
Ressasse-nous leurs noms chéris sans te lasser !*

*HISTOIRE ! A tes papiers ! Et prends ta voix câline,
Pour nous dire de tous qui fut le plus sanglant :
De Mao, de Pol Pot, d'Hitler ou de Staline...
Peut-être Gengis Khan jadis... ou Tamerlan...*

*HISTOIRE ! Exhibe-les, tes feuilles infernales !
Dont chaque page immortalise un Tout-Puissant
Digne d'orner, par ses carnages, tes annales...
Quoi de plus grand pour toi que les crimes de sang !*

A Claude HAMONET

TOUR DE GARDE

*Le fusil en main,
Que j'aime l'attente,
Au bord de la tente,
Jusqu'au lendemain !*

*Je reste en alerte ;
Vous autres, dormez !
Soldats désarmés ;
La nuit est déserte.*

*Sur l'horizon bas,
Seul l'orage roule
Sa rumeur de foule
Marchant aux combats.*

*Rêvez d'amours brèves...
J'écoute le chant
D'un peuple marchant
A l'assaut des grèves...*

*« Qui vive ! ». Debout,
Crie la sentinelle,
A l'ombre éternelle,
Entre chien et loup...*

A Jean-Claude KERVOT

LE COLLEGE

*Je n'aime pas novembre et la première neige...
Sous les flocons, s'enfuit un enfant aux abois,
L'orphelin pourchassé dans la cour du collège,
Dans le claquement noir des galoches de bois...*

*Apprenant malgré lui la sainte solitude,
Il compose des vers aux heures de latin...
Il ne pleure jamais dans la salle d'étude,
Mais quelquefois durant la messe du matin.*

*L'enfer, l'enfer ! que fut ma ténébreuse enfance !
Et quand j'ai découvert ma triste différence...
A dix ans, le collège est un cruel séjour.*

*Et puis l'angoisse accrue à la chute du jour...
Et le secret que souffre un garçon sans défense,
Assommé par le coup inconnu de l'amour...*

A Alain LAUGIER

LA VESTALE

*Mouettes du soleil, éblouissez l'esclave
Pâle d'avoir hanté les temples souterrains...
Ma jeunesse a languï sous les dalles de lave,
A supplier des dieux ivres de leurs chagrins.*

*Ils m'avaient prise un soir d'enchantement sauvage,
Pour me souiller de cendre et me lier les yeux,
A l'heure blonde ô sœurs ! où brisant le rivage,
Vous bravez tous les caps et les squales joyeux.*

*Les nuits, les nuits ! aux pieds de l'idole hagarde,
Ah ! dieux fossiles ! qu'il a fallu ravalier
De pleurs, durant l'hiver brutal des nuits de garde,
Et souffrir tout mon corps, sur le marbre, affalé !*

*Nubile, seule, au souffle accusateur des lampes,
J'ai crié vers l'air noir des vantaux mal ouverts,
Tandis que les tambours abattaient sur mes tempes,
Le monotone écho des tempêtes d'hivers !*

*Bénissez donc sans moi le vertige des nuques,
Parmi l'encens peureux et les muscs desséchés,
Et ces crimes que sont les plaintes des eunuques,
A l'appel lancinant des sublimes péchés.*

*A d'autres la prière et d'être une brûlure
Inexpiable sans le baume d'un baiser.
Moi si vivante ! astreinte à l'horreur d'être pure,
J'exhalais ma douleur sans pouvoir l'apaiser.*

*Jusqu'au jour où j'ai fui, sacrilège vestale,
Brandissant des tisons de révolte... Et le feu,
Le feu, durant trois jours, dans sa fougue brutale,
A dévoré l'autel et le temple de Dieu...*

*En fume encor là-bas, la ténébreuse enceinte...
Parricide, respire, au perron vapoureux,
La houle blanche où tu lanças l'entrave sainte...
La chair, la chair exquise est une insulte aux dieux !*

*Ah ! la joyeuse fleur de l'algue sur la joue,
O dieux ! quand sable et sel alanguissent l'effroi,
Quand à mes pieds ravis, un chien d'écume joue
Et qu'un homme aux bras de rameur marche vers moi...*

A Michel LEBON

L'OTAGE

*Ils t'ont arrêté, courant sur la route,
Un soir hébété d'armée en déroute ;*

*Tu compris soudain qu'ils t'avaient traqué,
En voyant sur toi le fusil braqué...*

*Pour l'exemple, il faut la mort d'un otage ;
A toi de payer quelque sabotage...*

*Le camion démarre en trombe... Es-tu né
Pour être à vingt ans déjà condamné ?...*

*Oui ! Le camion stoppe au bout d'une lieue :
Ils te poussent contre un mur de banlieue...*

A Jean-Christophe MERCIER

LE MIROIR

*Quittant les doigts tristes des mères,
Pour le mensonge d'un miroir,
J'ai souffert le mal de me voir
Enchaîné jadis aux chimères,*

*Jadis, jusqu'aux saisons amères,
Où sur la glace sans espoir,
J'ai vu surgir, du fond du soir,
Aphrodite aux doigts éphémères...*

*En dénudant son corps brutal,
Elle a jeté sur le cristal
Ses bijoux, sa robe de fièvres,*

*Sur le miroir qu'elle a brisé,
Ainsi qu'elle a brisé mes lèvres,
Un soir, seulement d'un baiser...*

A Dominique MICHEL

LE JOUET

J'ai cassé mon jouet, le cheval mécanique.

Il est éparpillé partout sur le tapis.

Alors pour les parents, bien sûr, c'est la panique !

Ils vont crier longtemps après moi... Mais tant pis !

Les ressorts et les fils cachés dans la carcasse,

Les tiges, les machins, les trucs... Je veux savoir

Comment ça marche ensemble... Il faut bien que je casse

Pour voir l'intérieur, pour voir... J'adore voir !

Mais oui ! C'est curieux, un enfant solitaire !...

Devant mon cheval mort, tous les morceaux par terre,

Étalant au grand jour leurs secrets excitants,

Je bats des mains, je saute et ris, les yeux contents ;

J'ai compris ! J'ai compris le pourquoi d'un mystère !

Je suis un grand chercheur... Je vais avoir sept ans.

A Gérard NGUYEN

LA CARESSE

*Au temps qu'il me pétrit les traits,
Je ne sais où Dieu prit la terre,
La boue aride et réfractaire
Qu'il tritura, les doigts distraits.*

*Me soufflant une âme fragile,
Il oublia qu'il lui fallait
Illuminer de son reflet
Le corps qu'il m'ébauchait d'argile...*

*Ce pauvre corps inachevé,
Toute mon enfance farouche,
J'attendrai que Dieu le retouche...
J'ai passé l'enfance à rêver !*

*Laure, ta main, ta main savante,
Plus sûre que la main de Dieu,
Me lisse et me termine un peu...
O caresse lente et fervente !*

A Christian PAIRE

DORMIR

*Depuis, Laure, depuis que tu dors sous mon toit,
Que je me serre contre toi,
La nuit n'est plus l'embarquement des nuits d'orage ;
Dormir, ce n'est plus ce naufrage,
Où je me débattais contre des flots massifs,
Marin jeté sur les récifs,
Epave cramponnée aux bris de quelque planche,
Noyé promis à la nuit blanche...*

A Jacques POZETTO

ILLUSION

*Novembre défeuillait les bouleaux... Je rentrais
Sur la jonchée épaisse et rouge des forêts,
Quand un rayon tardif, errant parmi les branches,
Flamba devant mes yeux distraits...*

*J'ai vu danser des nudités d'écorces blanches...
Et dans l'ombre tout près,
Dévoilant à moi seul ses plus tendres secrets,
Comme aux pâles soleils qui filtrent sous les portes,
Laure nue, en cheveux, foulant ses robes mortes...*

A Cécile RENSON

BERCEUSE

*Laure, fermez les yeux... Dormez, ma jeune amie.
Pour vous, la nuit sera douce, belle endormie,
Jusqu'à l'aurore, offrant, berceuse, l'accalmie...
Et vos yeux vont demain s'ouvrir encor plus beaux,
Plus scintillants, d'avoir au pays des mensonges,
Dérobé les joyaux qui brillent dans les songes...
Pour moi, la nuit ne peut m'apporter son repos...
Tandis que vous rêvez de ravir des merveilles,
Moi, je sens tout au long sans répit de mes veilles,
M'étreindre la ténèbre étroite des tombeaux...
Quel démon me condamne à la triste insomnie ?...
Pourquoi, depuis l'enfance ai-je une âme punie ?
Comme les criminels bourrelés de remords,
Ont peur dans leur sommeil de se mêler aux morts,
Solitaire égaré dans l'errance hagarde,
Devant mon lit, je songe aux linges du linceul...
Ma Laure, près de vous, je ne me sens plus seul,
Puisque je veille et vous regarde.*

A Jean de SAVIGNY

LAURE AU ROSIER

*Une tache vivante bouge,
Sur la verdure du jardin...
Car, ce matin, Laure est en rouge.
Laure est en rouge, ce matin...*

*Pour jardiner, Laure s'est mise
En couleur de coquelicot :
Caraco, jupon et chemise
Et tablier de calicot...*

*Au grand soleil, elle rutilé !
Tandis que sombre et sourcilleux,
Mi caché par le péristyle,
Je ne la quitte pas des yeux !*

*Mon regard inquiet s'attache,
Jusqu'à frôler, jusqu'à toucher
Cette proche et lointaine tache,
Sans plus pouvoir s'en détacher.*

*Au soleil brûlant, Laure taille
Les roses rouges du rosier,
Oubliant son chapeau de paille,
Sur l'anse du panier d'osier.*

Et Laure maintenant arrose...

Le jet fait fuir un papillon...

Pillard amoureux d'une rose,

Il s'envole sur un rayon...

C'est une experte et sage, Laure !

Par de savantes floraisons,

La jardinière sait éclore

Les roses des quatre saisons.

Vite, reviens !... Bourdons et guêpes,

Envahissant la véranda,

Sucent le sucre de tes crêpes,

De préférence au réséda !

A Monique TRNKA

TROIS GOUTTES

*Donne ta main... Ouvre ta paume...
Trois gouttes seulement, couleur d'ambre doré...
Un soupçon de parfum... Respires-en l'arôme,
Si vite évaporé...
Sens-tu comme sur toi le souvenir embaume,
D'un jardin de jadis, sauvage et mordoré,
Où notre amour un soir, Laure, s'est égaré...*

A Marc WAUTHOZ

LE PONT MARIE

Un jeudi de janvier où sonnait la sirène,

Nous étions accoudés à regarder la Seine,

L'un contre l'autre, en nous serrant sous le ciel froid...

Laure, tout m'enchantait, car j'étais avec toi...

Le chien jaune aboyant sur un pont de péniche,

Dis-moi : tu te souviens ?... il entraînait sa niche,

Hors d'haleine, aboyant contre un chat efflanqué,

Qui prit peur tout à coup et sauta sur le quai...

Et ces quatre rouliers... Ils battaient la semelle,

Devant le brasero qui chauffait la gamelle...

Entendant haleter vers nous un remorqueur,

Tu m'as dit qu'il avait, sans rire, un souffle au cœur.

Aussi beaucoup d'oiseaux, une cage à perruche,

Des crocus maladifs piqués dans une cruche...

D'innommables rideaux... et des tapis souillés,

Où s'agitaient des tas d'enfants dépenaillés...

Des balais et des seaux et des paniers de linge...

Enfin, jouant avec un chiffon rouge, un singe...

Avec toi, tout m'était magique... Et j'aimais tout...

Même les poissons morts des moires de mazout,

Qu'on regardait filer sur la Seine fleurie,

Au parapet du Pont-Marie...

A Catherine WEIL-OLIVIER

QUELLE HEURE...

*Laure, quelle heure est-il que tu ne dormes pas !
La lampe brûle encore et tu pleures tout bas...
Ma dolente, veux-tu que j'ouvre la fenêtre,
Sur la tranquille nuit de l'automne aromal ?...
Le parfum vagabond des fenaisons pénètre
Et leurs effluves, Laure, endormiront ton mal...
Je demeure avec toi... Bientôt le jour va naître...
A l'est se devine une rose vapeur...
Je suis sûr que l'aurore apaisera ta peur...*
